

→ ils semblaient soudain comme renvoyés à quelque chose de plus grand qu'eux, comme si on leur disait, malgré leurs extraordinaires progrès ces dernières années, que jouer contre les très grandes équipes, cela restait un truc de très grandes équipes. «Nous n'avons pas été intelligents dans le jeu, dit Sommer. Nous n'étions pas bons dans les duels et nous n'étions pas assez compacts sur le terrain. Alors après, nous avons mis les choses sur la table et nous en avons parlé entre nous.»

Le jeu et la foi

Des mots, des crautés sûrement. Une envie solidaire et revancharde sans doute. Mais est-ce pourtant Nayla et sa vie neuve qui lui ont donné ensuite cette flamme, cette force de rempart heureux? Parce qu'à son retour enluminé de la joie d'être à nouveau père, ce fut un autre débordement, celui du jeu et de la foi, dont il restera pour toujours le héros en maillot vert clair et les bras en croix. Yann Sommer aura beau dire encore et toujours, comme à nous, que ce fut là une affaire d'équipe, et il a parfaitement raison de le souligner, il en demeurera l'emblème et l'euphorie partagée. Bien sûr, il y eut cette passe de Xhaka, ces centres de Zuber, tant de gestes mis ensemble. Mais à la fin, ce fut lui.

Quand il se raconte, il est authentique et sympathique, ce qui ne surprendra sans doute personne. Comme sur le terrain, il dégage une proximité de copain et une force d'arbre souple. On regarde ses mains passer dans ses cheveux ou rectifier l'angle de l'écran, on devine qu'elles pourraient broyer les vôtres s'il vous les serrait comme une blague. Parce qu'il blague, il rit, il sourit, il a cet air espiègle d'enfant déjà en place sur ses premières photographies, même celle de son faire-part de naissance: un bébé qui rigole, cette confiance dans le visage. La confiance patinée par le sourire, voilà peut-être sa manière de distance légère ou de concentration ultime. Être sérieux sans trop se prendre au sérieux.

Synthétiser son temps

Il a admiré et admire encore mille gardiens de but. Son père, Daniel, qui en parle avec l'éblouissement de celui qui a vu son fils vivre un rêve qui fut aussi le sien. Ou Gianluigi Buffon, le génie toscan du placement juste, mais aussi le type souriant et amical qui peut prendre dans ses bras l'émotion d'un coéquipier, d'un adversaire, ou même d'un pays entier. Buffon fut pour Sommer un modèle, disséqué techniquement, et surtout cœur et âme. De Parlier à Eric Burgener, de Zuberbühler à Diego Benaglio, la Suisse a une tradition de merveilleux gardiens. Sommer s'inscrit dans cette lignée forte, mais avec aussi sa façon moderne de synthétiser son temps et ses complexités. Il a un côté genre national et idéal, beau gosse, presque sex symbol désormais, avec ce sens de la dérision qui parvient à ne pas être ridicule au moment, pour une publicité, de faire griller des poissons sur un barbecue, en portant sa tenue de footballeur.

Mais d'abord, Yann Sommer sait que toutes les solitudes d'un gardien sont collectives. Ce paradoxe est au centre de ce qui construit aujourd'hui sa personnalité si particulière. Lorsqu'un gardien «sauve la situation», que ce soit au moment d'un penalty ou d'une action dangereuse, il soulage bien sûr ses équipiers et les supporters. Ouf. On l'a échappé belle. Et cette fonction accompagna longtemps une Nati qui jouait plutôt façon bataille de Morgarten. Il s'agissait de résister et de se défendre, bec et ongles, forêt de jambes en lieu et place des rondins de bois de 1315. Sommer est cependant le gardien d'une autre époque. Quand il bloque ou dévie le ballon, ses camarades sur le terrain ne sont pas soulagés, mais ils se sentent à chaque fois plus grands, ensemble, et deviennent de plus en plus durs à dompter. Car il n'y a pas de meilleure équipe que celle qui se met à imaginer sa grandeur.

Au bout des gants

Yann Sommer, 33 ans, âge biblique des miracles, fut cet été la pierre de touche de cette ambition. Le 28 juin, douze jours seulement après l'Italie, la Nati affrontait la France, championne du monde en titre. Il faut parfois ne pas craindre la grandiloquence: ce fut sans doute le plus beau match de toute l'histoire de l'équipe nationale. Parce qu'elle commença par dominer, triangulations, vitesse, tourisms d'adversaires médusés. Et puis but. Et puis la

puissance des Français faillit tout emporter dans l'autre sens en quelques minutes. Mais la Suisse, au bout des gants de Sommer, au point d'incandescence où un gardien donne le sentiment de protéger autre chose que ses filets, et auquel on donnera le nom de courage, retourna encore le match et égalisa.

La suite fut cette séance de tirs au but. Des millions de gens tétanisés devant cette scène sur des canapés un peu mous, encore, mais avec du ressort. Mbappé qui s'avance. Il pose le ballon. Sommer a l'air heureux et carnassier. C'est un jeu. Alors il joue. Le défi dans les yeux. C'est maintenant. Son bras qui mime un mouvement vers la gauche. Mais il plonge à droite, il dévie le ballon. Il y a ces secondes interdites où tout un pays crie, et Yann Sommer attend. C'est bon? On a vraiment fait ça?

Alors il est vert, peut-être turquoise, plutôt, précieux et éclatant, et c'est ce moment où il court les bras en croix. Il est seul et poursuivi par les autres. Il est seul, et il est avec eux, avec nous. Tout le monde court. Un pays court, de Genève à Coire, de Bâle à Lugano, et se déverse dans les rues. Oui, on peut moquer le sport, ses émotions violentes, immédiates, ses facilités bêtes, sa fierté nationale forcément contestable. Tout est un peu vrai. Mais ne croyez jamais que les supporters sont idiots et ne le savent pas. Ils sont seulement à la recherche éperdue de secondes - parce que ce ne sont que des secondes - comme celles-là. Une ou deux fois par vie, pas plus, mais juste ce partage, ces endomorphines par litres, allez, prenez, y en aura pour tout le monde, ce sera court, oui, comme un shoot, comme ce shoot que Sommer a arrêté.

Un pays réconcilié

Yann Sommer, en 2021, fut ce héros plusieurs fois, contre la France, l'Irlande, l'Espagne, la Turquie, l'Italie. C'est aussi une année qui fut difficile ici et ailleurs, Covid qui traîne et revient, durétés partout, il y a des choses tellement plus importantes dans le monde, dit-on, évidemment. Mais Sommer nous a réconciliés, il n'y a pas d'autre mot, avec une part de nous-mêmes, une enfance, un pays compliqué, une joie vécue ensemble, qui n'a guère eu la place de s'exprimer ailleurs ou autrement. C'est cela qu'il faut célébrer, avec cet homme de l'année en short, dont l'image devenue emblème nous aidera pour longtemps à imaginer des possibles inattendus, et à nous souvenir que rêver n'est pas toujours vain. Bien joué, Yann, bravo à toi et à tes copains. Et ce matin, merci d'être le gardien de cette flamme.

Nils Grubba



Le Matin Dimanche
Dimanche 26 décembre 2021

De l'enfant précoce au brillant gardien de but, Yann Sommer se raconte

1 CARRIÈRE

Yann Sommer, «Le Matin Dimanche» a décidé de faire de vous le Suisse de l'année. Quelle est votre réaction?

Je suis évidemment très fier de l'honneur que vous me faites. Cela a un vrai sens pour moi.

Quel regard portez-vous sur l'année 2021, qui se termine?

C'était vraiment une année très forte. Je suis bien sûr heureux d'avoir vécu une telle année, avec un très bon Euro et une qualification pour la Coupe du monde. Sur-tout, on a senti que le pays était au plus près de nous. Et puis, bien sûr, il y a la naissance de ma deuxième fille, Nayla, au milieu de l'Euro (*ndlr: il avait quitté la sélection juste après la défaite contre l'Italie, et il l'avait rejointe pour jouer le match décisif contre la Turquie*).

Avez-vous l'impression d'y avoir été pour beaucoup?

Un petit peu en tout cas. Ma plus grande fierté a été de voir les gens fêter dans les rues. Après le match contre la France, j'ai vraiment été touché par tous ces moments de liesse. J'en suis d'autant plus heureux que l'équipe a aussi vécu des moments difficiles, ne l'oublions pas. Alors ces manifestations de joie, oui, cela nous a rendus fiers. On a vu les images, on a vu les réactions des supporters sur les réseaux sociaux, c'était fou! Après toutes les histoires qu'on a eues, voir les gens fêter à Zurich ou Lausanne, partout en Suisse, cela m'a presque fait pleurer. On a pu s'en rendre compte cet automne aussi, lorsque nous sommes venus à Lausanne pour préparer notre match contre l'Irlande du Nord à Genève. On a senti un soutien incroyable.

Que retez-vous de votre année 2021 en général?

Ce qui me revient avant tout, ce sont des flashes, des *highlights*, parce que j'ai toujours réagi ainsi durant ma carrière. Il y a bien sûr le penalty de Mbappé qui me revient à l'esprit. Les moments difficiles après la large défaite contre l'Italie, la discussion qui avait suivi et la manière dont on a su réagir ensuite contre la Turquie.

Yann, prenons les choses depuis le commencement. Vous êtes donc né en Suisse romande, à Morges...

Oui. Mais j'en suis parti à l'âge de 3 ans, je n'y ai donc pas beaucoup de souvenirs. Par contre, j'y ai rencontré le premier pote de ma vie, qui habite Lausanne et que je revois encore. Mes parents et les siens étaient amis et le sont restés, et c'est ce



«Porter le maillot de l'équipe de Suisse à tous les jours est un honneur pour moi», dit Yann Sommer.

Jean-Christophe Bott/Keystone

Le Matin Dimanche
Dimanche 26 décembre 2021



«Dès mes premiers pas de footballeur, j'étais dans les buts»



qui a fait que lui et moi nous sommes régulièrement vus tout au long de notre vie. Cette amitié et le fait que je sois né à Morges font que j'ai un lien particulier avec la Suisse romande, et que j'aime toujours bien y revenir. Mais c'est vrai que je n'ai pas beaucoup de souvenirs de mes trois premières années romandes.

C'est là que vous avez déménagé dans le canton de Zurich et que vous avez commencé le football, au FC Herrliberg pour être précis. Et déjà comme gardien, si on ne se trompe pas...

Non, vous avez raison. Dès mes premiers pas de footballeur, j'étais dans les buts. Le coach a demandé: «Qui veut aller aux buts?» Je n'ai pas hésité, j'ai répondu: «Moi!»

Et quand avez-vous - ou a-t-on - décelé un potentiel chez vous?

Durant les premières années, je ne jouais que par pur plaisir. Pour un junior, les buts sont grands, même s'ils sont plus petits que les vrais! Il est donc difficile de voir quelles peuvent être les qualités d'un gardien au travers d'un tournoi en salle ou d'un match. On a quand même remarqué que j'avais quelque chose alors que j'avais

Yann Sommer à ses débuts devant les buts: il a 5 ans.

Archives privées

7 ou 8 ans. Mais jusqu'à 15 ans, je le répète, je ne jouais que par plaisir.

N'avez-vous jamais eu peur d'évoluer à ce poste, avec tous ces joueurs qui se présentent devant vous?

Peur? Non, jamais. Je n'y ai même jamais pensé. Il faut dire qu'en junior, il n'y a pas beaucoup de contacts. Aujourd'hui encore, ce n'est pas le genre de sentiments qui m'habite. Quand tu as été gardien toute ta vie, tu ne te poses pas la question. Alors, bien sûr, quand tu joues en Bundesliga ou en équipe de Suisse, il y a forcément des contacts, les tirs sont puissants et il y a de l'agressivité dans les duels. Mais tu en as tellement l'habitude que c'est du «daily business» en quelque sorte.

Vos parents vous ont-ils poussé à devenir professionnel?

Non, jamais. Ils m'ont encouragé et ont toujours été derrière moi, mais jamais je n'ai senti de pression à ce niveau-là. J'ai-mais bien le foot, j'en faisais, c'est tout. Le week-end, on avait des tournois ou des matches, et pendant la semaine, dès que j'avais un moment, je jouais dans la rue.

À quel moment vous êtes-vous dit qu'une carrière pro pouvait s'ouvrir à vous?

À 14 ans, alors que je jouais avec Concordia (*ndlr: ses parents avaient déménagé de Zurich à Bâle pour raisons professionnelles*). Le FC Bâle est venu me proposer d'intégrer son équipe M16. Après, j'ai suivi toute la filière: M16, M18 et enfin M21 avec Heinz Hermann. Et quand ce dernier est parti entraîner Vaduz, en 2007, il m'a demandé de venir avec lui. On a vécu une année folle, puisqu'on a été promu en Super League au terme de la saison. C'est donc avec Vaduz que j'ai effectué mes premiers pas dans le football professionnel.

Et après, vous êtes revenu à Bâle...

Oui, à la moitié de la saison 2008-2009. Le gardien N° 1 de Bâle, Costanzo, s'était blessé, et puisque j'appartenais toujours au FCB, Christian Gross m'a appelé. Moi, j'étais en vacances à Cancun avec des potes! Je suis rentré, et à ma descente d'avion, Gross et mon père m'attendaient. Gross m'a tendu

une boîte de pralinés dont la marque était Number One. Et il m'a dit: «Tant que Costanzo sera blessé, tu seras mon N°1.» C'est là que j'ai fait mes vrais débuts avec le FC Bâle.

Au terme du deuxième tour, Costanzo étant revenu de blessure, vous partez à Grasshopper...

Une super opportunité pour moi. Plutôt que d'être N° 2 derrière Costanzo à Bâle, je devenais N° 1 à GC, en Super League, avec Patrick Foletti comme entraîneur des gardiens. Patrick m'a énormément apporté.

Et après une saison à Grasshopper, vous êtes revenu à Bâle...

En effet. Le président Bernhard Heusler m'avait dit que je serais N° 2 derrière Costanzo la première saison, mais que l'objectif était que je devienne un jour le N° 1 du FC Bâle. Un an plus tard, Costanzo étant parti, je l'étais devenu.

Parallèlement, vous aviez également gravi les échelons dans les équipes nationales espoirs...

Cela a toujours été un honneur pour moi de porter le maillot de l'équipe de Suisse. Quand j'ai reçu mon premier coup de fil pour intégrer la sélection M16 d'Yves Debonnaire, cela m'a fait bizarre. J'étais très fier, mais très nerveux aussi. Tu arrives au rassemblement, il y a une équipe qui est là, et tu dois te faire une place dans ce groupe.

Avez-vous eu une jeunesse «normale», ou le foot vous prenait-il tout votre temps?

Je me suis toujours considéré comme un gars normal. Bien sûr, quand tu es footballeur pro à moins de 20 ans, tu ne peux pas sortir tous les soirs avec tes potes. Mais j'ai toujours assumé mes choix. Cela ne m'a jamais été pénible de ne pas pouvoir sortir à la veille d'un match. C'est moi qui voulais devenir footballeur pro, c'était à moi de faire en sorte que ce rêve devienne réalité. Je me suis toujours fixé une discipline moi-même: je savais ce que je voulais, et je savais ce qu'il fallait faire pour y arriver.

Et à un moment donné, vous avez dû faire un choix...

RENAUD TSCHOUMY

ET CHRISTOPHE PASSER

Oui, j'avais commencé des études à l'école de commerce, mais est arrivé le moment où j'ai dû choisir entre ma formation commerciale et le sport professionnel. Là encore, j'ai pu faire mon choix tout seul. J'en ai bien sûr discuté avec mes parents, mais ils n'ont jamais cherché à m'influencer. J'ai donc choisi le football. J'ai aussi été aidé par le fait que le directeur de l'école m'avait dit que, si ça ne fonctionnait pas en foot, je pourrais revenir un ou deux ans plus tard. Mais je ne suis jamais revenu! (*éclat de rire*)

Arrivait-il à votre père, qui connaît le football, de vous engueuler après un match raté? Ou simplement de vous faire des remarques?

Mes parents ont toujours été derrière moi, comme déjà dit. Et il est évident qu'on discute après chaque match. Mais jamais il ne m'a fait des remarques désobligeantes. Nos discussions étaient toujours très calmes...

En 2014, après avoir obtenu quatre titres consécutifs avec le FC Bâle, vous recevez l'offre du Borussia Mönchengladbach, un mastodonte du foot allemand...

C'était une possibilité incroyable qui s'offrait à moi. L'offre est arrivée, puis j'ai rencontré le directeur sportif Max Eberl, et là, j'ai compris que cela devenait concret. L'équipe était entraînée par Lucien Favre, Granit Xhaka était là aussi, et Gladbach cherchait un gardien qui soit bon au pied, pour que cela corresponde au style de jeu qu'il voulait imposer. J'étais appelé à remplacer Marc-André ter Stegen, parti à Barcelone: ce n'était pas rien! J'ai aussi beaucoup discuté avec Jörg Stiel (*ndlr: ancien gardien de l'équipe de Suisse, passé par Mönchengladbach de 2001 à 2004*) avant de faire mon choix.

Et vous n'avez jamais regretté votre choix, preuve en est le fait que vous êtes à Mönchengladbach depuis huit ans et que vous avez décidé de prolonger jusqu'en 2023...

Mais Gladbach est un grand club! On a une bonne équipe, et depuis huit ans, on a des résultats plutôt bons, puisqu'on a même réussi à se qualifier pour la Ligue des champions. Et puis, c'est ici que j'ai rencontré Alina, qui est devenue ma femme. Mes deux filles Mila et Nayla sont nées ici, et nous venons d'acheter une maison. Je suis, nous sommes, parfaitement heureux ici.

Et si un grand club venait avec une offre? Il va de soi que je vais réfléchir si une telle offre se présente. Mais pour réussir un transfert, à plus forte raison pour un gardien, il faut que beaucoup de conditions soient réunies. Je me dis que ce n'est pas encore le moment. Et puis, je préfère être N° 1 à Gladbach plutôt que N° 2 dans un grand club européen.

Cette année, vous n'avez été nommé ni pour l'équipe type de l'Euro, ni pour le trophée Lev Yachine. Des regrets? Non... et oui d'un autre côté. Je me dis que c'est comme ça. Ce n'est pas après la gloire que je cours. Mais je me dis que, si j'avais réalisé les mêmes performances dans un club comme Chelsea, j'aurais pu être nominé, oui.

Yann, comment voyez-vous votre avenir?

Je n'ai jamais regardé trop loin, j'estime que cela ne sert à rien. Mais je réfléchis à certaines choses, parfois. Impossible, par exemple, de ne pas penser à la Coupe du monde de l'année prochaine, maintenant que nous avons réussi à nous qualifier directement. C'est vraiment un grand objectif. Mais pour l'instant, je ne pense pas au-delà de cette échéance. J'ai toujours dit que je continuerais jusqu'à ce que mon corps et ma tête me disent stop. On verra bien quand ce moment arrivera.